

Guillaume Blanc, *Décolonisations. Histoires situées d'Afrique et d'Asie (XIX^e-XXI^e siècles)*, Paris, Seuil, 2022, 530 p.

Frederick Cooper

Traduit de l'anglais par Anna Bruzzone et Camille Evrard

Citer cet article : Frederick Cooper (2023), « Guillaume Blanc, *Décolonisations. Histoires situées d'Afrique et d'Asie* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crcooper>

Mise en ligne : septembre 2023

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2023.cr14>

La recherche sur l'histoire de l'Afrique à l'époque de l'effondrement des empires coloniaux a connu un essor rapide ces dernières années, ce qui rend toute synthèse difficile et nécessairement provisoire. L'ouvrage de Guillaume Blanc propose un récit exhaustif qui reflète l'état actuel de la recherche sur les décolonisations dans différentes régions du monde et met en relation les principaux axes de recherche de manière fort convaincante. L'une des vertus de ce récit historique repose sur le titre au pluriel – « décolonisations ». L'auteur souligne ainsi qu'il n'y a pas eu une seule et unique trajectoire de sortie des empires coloniaux mais plusieurs, chacune ayant ses conséquences. En même temps, il sait bien que ces trajectoires n'ont pas été indépendantes les unes des autres et que les décolonisations dans certaines régions ont affecté les autres. Le colonialisme, aspect ordinaire de l'ordre mondial au début du XX^e siècle, est ainsi devenu un phénomène inacceptable dans la seconde moitié du siècle. Une seconde vertu de ce travail repose sur le fait que plus de la moitié du livre est consacrée à l'histoire de ce qui s'est passé après les indépendances dans différentes zones d'Asie et d'Afrique. L'auteur va au-delà de la tendance habituelle consistant à traiter la décolonisation soit comme une lente mais inévitable montée du nationalisme au cours des XIX^e et XX^e siècles, soit comme une histoire héroïque et victorieuse de la mobilisation politique au milieu du XX^e siècle. Il parvient à offrir une vision complexe et nuancée de ce qu'il appelle « une double temporalité : celle de la remise en cause d'un ordre colonial et celle de la fabrique d'un ordre national postcolonial » (p. 35).

Le traitement le plus exhaustif – auquel Guillaume Blanc se livre à différentes reprises suivant la chronologie des événements – est réservé à l'Afrique française et britannique, aux Indes orientales néerlandaises, à l'Inde britannique et à l'Indochine française, mais il fait aussi quelques incursions dans d'autres zones colonisées par ces puissances ainsi que dans les colonies portugaises. Le portrait relativement court qu'il consacre à la domination coloniale dans ces endroits insiste à la fois sur la violence de la colonisation et sur les efforts des puissances colonisatrices – en métropole comme en outre-mer – pour mettre en avant l'« altérité » des colonisés, parvenant ainsi à justifier la structure socio-politique foncièrement inégalitaire intrinsèque à la situation coloniale. S'il ne minimise pas le rôle de la violence et de la discrimination, l'auteur prête moins d'attention à un aspect pourtant souligné par quelques études récentes : la capacité de certains colonisés de se tailler des niches dans le système ou de le manipuler à leur propre avantage, souvent au détriment d'autres. Les régimes coloniaux étaient loin d'être omnipotents. La stratégie habituelle pour la domination à bon marché impliquait que le personnel européen était très dispersé, sauf dans les zones de colonisation agricole ou d'exploitation minière. Pour cette raison,



la violence coloniale était la plupart du temps de nature exemplaire, et ses manifestations, censées effrayer les rebelles potentiels, étaient d'autant plus brutales. Guillaume Blanc minimise également la portée des dissensions et des inquiétudes au sujet de la domination coloniale au sein des élites européennes, notamment l'absence de consensus parmi les scientifiques à l'égard de la notion de « racisme scientifique » ou de la question de la déshumanisation des sujets coloniaux¹. Le fait que l'édifice colonial n'ait jamais été aussi solide que ses partisans l'auraient voulu faire croire peut servir à expliquer la rapidité avec laquelle cet édifice s'est effondré au début des années 1940 – c'est-à-dire, pour la majeure partie de l'Afrique, à peine un demi-siècle après sa construction.

Des récits habilement contextualisés de cet effondrement et de la construction d'un nouvel ordre – national cette fois-ci – par les élites post-coloniales sont au cœur de cet ouvrage. Guillaume Blanc retrace de manière succincte la montée de la mobilisation anticoloniale durant les années 1930 et 1940 en Indonésie, en Malaisie, au Vietnam, en Inde, en Afrique occidentale française, à Madagascar et ailleurs. Il montre clairement que la coupure la plus importante s'est produite avec la Seconde Guerre mondiale et qu'elle a eu lieu en Asie du Sud-Est et du Sud. L'expulsion par les Japonais des gouvernements coloniaux européens (et étatsuniens) de la majorité de l'Asie du Sud-Est, puis la défaite du Japon, ont ouvert une brèche qui a préparé le terrain pour une déclaration d'indépendance dans les Indes orientales néerlandaises en août 1945, ainsi qu'au Vietnam environ deux semaines après. Ni les Pays-Bas ni la France n'ont été en mesure de recoloniser ces territoires. Les États-Unis (et l'ONU) ont accepté de laisser Sukarno assumer le contrôle de la future Indonésie car ils le reconnaissaient comme le nationaliste non-communiste qu'il était. D'un autre côté, le diagnostic tout aussi exact des États-Unis selon lequel Ho Chi Minh était un communiste et pas simplement un nationaliste les a conduits à soutenir les actions de la France en Indochine et, finalement, à faire de la guerre au Vietnam leur propre guerre.

L'auteur explique comment les stratégies coloniales du diviser pour régner en Asie du Sud et les ambitions des politiciens musulmans et hindous ont à la fois conduit au triomphe du mouvement indépendantiste et engendré les fractures qui ont provoqué des millions de morts au cours de la partition de l'Inde et du Pakistan, au moment où le mouvement anticolonial triomphait. G. Blanc adopte un point de vue assez conventionnel lorsqu'il tient l'« entêtement des Français à conserver leur empire » (p. 159) pour responsable de la trajectoire douloureuse pour mettre fin à cet empire, alors que certaines études récentes suggèrent une configuration plus confuse et contradictoire, faite d'un mélange de concessions, de réformes et de répression visant à maintenir le pouvoir français dans une forme qui n'était pas nécessairement celle d'un empire colonial classique².

L'un des principaux mérites de l'auteur est de fournir une interprétation cohérente des manières par lesquelles les différentes trajectoires de sortie d'empires ont débouché sur la construction d'États-nations. Leurs frontières étaient façonnées tant par la colonisation que par la décolonisation, l'identification avec la « nation » était traversée par d'autres affiliations, réseaux et sentiments, et les élites se livraient à un jeu de compétitions à somme nulle pour garder le pouvoir à l'intérieur de ces frontières nationales. Dans l'un de ses chapitres les plus éclairants, consacré au panafricanisme et au « tiers-mondisme », Guillaume Blanc précise qu'il existait des imaginaires politiques alternatifs, axés davantage sur les connections à travers l'espace et sur les différences culturelles que sur la singularité de l'identité nationale (pp. 173-206). Il insiste également sur le fait que la lutte contre le colonialisme était aussi une lutte pour le progrès social et économique, c'est-à-dire une lutte pour la libération dans tous les sens du mot. Il prend ces visions alternatives au sérieux et démontre comment, de différentes manières et dans différents contextes, elles ont été mises de côté par des élites qui cherchaient à éliminer ce qui pouvait menacer leur domination. L'auteur met systématiquement en avant les racines coloniales du malaise politique et économique persistant dans la plupart du monde post-colonial, mais il n'hésite pas non plus à faire ressortir la responsabilité des élites post-coloniales.

Il y a bel et bien une forme de tragédie dans la manière dont le récit proposé par Guillaume Blanc se déroule : d'énormes efforts d'imagination politique et de mobilisation entraînent la fin de la domination coloniale,

¹ Tilley Helen (2011), *Africa as a Living Laboratory: Empire, Development, and the Problem of Scientific Knowledge*, Chicago, University of Chicago Press ; Conklin Alice (2013), *In the Museum of Man: Race, Anthropology, and Empire in France, 1850-1950*, Ithaca NY, Cornell University Press.

² Cooper Frederick (2014), *Français et Africains ? Être citoyen au temps de la décolonisation*, trad. C. Jeanmougin, Paris, Payot-Rivages ; Shepard Todd, « Thinking between Metropole and Colony: The French Republic, 'Exceptional Promotion', and the 'Integration' of Algerians, 1955-1962 », in M. Thomas (dir.) (2012), *The French Colonial Mind, v. I: Mental Maps of Empire and Colonial Encounters*, Lincoln, NE, University of Nebraska Press, pp. 298-323.

sont suivis de la conquête du pouvoir par les dirigeants des États-nations surgis des luttes pour la décolonisation, et aboutissent dans bien des cas à des conflits et répressions dans le monde post-colonial. Exemple emblématique, l'anticolonialisme révolutionnaire dirigé par le Front de Libération Nationale (FLN) en Algérie a entraîné des conflits internes parmi les gagnants, une guerre civile après la victoire et, dans les années 1990, un conflit entre un État répressif et des groupes armés islamistes. Guillaume Blanc fait valoir qu'au début, les politiques françaises « ont enfermé l'identité des individus dans une langue et une religion » et qu'ensuite « l'arabité et l'islamité du FLN vont se retourner contre lui » (p. 272). Le triomphe de Sukarno en Indonésie a été suivi de la répression des organisations politiques représentant des alternatives, puis de l'assujettissement forcé d'une population géographiquement et ethniquement diverse à un État unitaire, et enfin s'est achevé par un coup d'État et une répression encore plus violente (pp. 286-92). L'auteur s'étend sur les histoires post-coloniales tragiques du Cambodge (pp. 338-54) et de l'Érythrée (pp. 447-59) et sur la manière dont des divisions ethniques entretenues par les administrations coloniales ont mené à une quête du pouvoir à somme nulle et, finalement, au génocide au Rwanda (pp. 459-75). Il détaille la manière dont les espoirs déçus de construire une démocratie et de surmonter les divisions religieuses et ethniques en Asie du Sud ont abouti à un demi-siècle de conflit au Kashmir, à la répression religieuse et la paralysie gouvernementale au Pakistan, ainsi qu'à une démocratie fragile, minée par le nationalisme hindou, en Inde (pp. 153-58, 476-90). Le mythe de la lutte anticoloniale a été largement instrumentalisé par certains gouvernants ou élites pour asseoir leur pouvoir au sein de l'État indépendant, comme Guillaume Blanc le montre par exemple dans le cas du Kenya (pp. 238-39). Pour chacun des cas identifiés, l'auteur indique clairement les racines coloniales des conflits et la responsabilité des dirigeants des États qui ont succédé à la domination coloniale. Il fait ressortir la façon dont le gouvernement français a manipulé les dirigeants africains – en soutenant ceux auxquels il était favorable et en affaiblissant ceux qu'il n'aimait pas –, mais l'auteur souligne également que ces derniers manipulaient aussi le gouvernement français et qu'ils étaient peu ou prou « maîtres du jeu » (p. 397).

La plupart des livres et des articles sur lesquels cet ouvrage est basé est en français, et la densité des récits proposés par Guillaume Blanc au sujet de l'empire britannique témoigne de l'implication des chercheurs français au-delà du monde francophone au cours des dernières années. On perd toutefois quelque chose à la rareté des mentions directes d'auteurs anglophones. Par exemple, l'auteur (pp. 221-23) relève à juste titre que Kwame Nkrumah a réprimé les mouvements politiques régionaux au Ghana, mais il aurait pu nuancer et approfondir s'il avait fait appel aux travaux de Jean Allman. Ce dernier avait notamment analysé la façon dont le mouvement au sein des Ashantis avait employé la même imagerie nationaliste que celle utilisée par Nkrumah dans sa propre présentation du nationalisme ghanéen, et affiché certains des mêmes clivages d'âge et de classe³. Le lecteur passe également à côté de quelques débats conceptuels importants sur les manières d'étudier la décolonisation suscités par des chercheurs travaillant sur l'Inde – les travaux de Partha Chatterjee et d'autres membres de l'école des « Subaltern Studies » par exemple. De même, le lecteur passe à côté de ce que l'on a appelé le « Kenya debate », qui avait fait intervenir des chercheurs tant kenyans qu'expatriés et soulevé, de manière stimulante, la question de savoir si ce pays était en train d'expérimenter le développement capitaliste au sens marxiste du terme ou le capitalisme dépendant⁴.

Dans l'ensemble, le lecteur aurait pu souhaiter un traitement plus exhaustif des aspects économiques venant compléter l'analyse politique de Guillaume Blanc. Vue l'insistance avec laquelle l'auteur souligne la co-construction – africaine-asiatique-européenne – de la politique post-coloniale, il aurait été intéressant de connaître son interprétation des façons dont l'économie capitaliste mondiale a limité les alternatives et favorisé certaines formes particulières de pouvoir étatique⁵. La nature plurielle des décolonisations a laissé les firmes transnationales et les institutions financières internationales choisir où investir et où trouver des gouvernements coopératifs, sans

³ Allman Jean (1993), *The Quills of the Porcupine: Asante Nationalism in an Emergent Ghana*, Madison, University of Wisconsin Press.

⁴ Des extraits d'ouvrages de l'école des « Subaltern studies » ont été publiés en traduction française dans Diouf Mamadou (dir.) (1999), *L'historiographie indienne en débat : colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*, Paris, Karthala. Parmi les ouvrages influents de Partha Chatterjee, on peut citer le suivant : (1993), *The Nation and Its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press. Pour une rétrospective sur le « Kenya debate », voir Harbeson John and Holmquist Frank (2020), « The Lessons and Legacies of the 'Kenya Debate' », in N. Cheeseman, K. Kanyinga et G. Lynch (dirs.), *The Oxford Handbook of Kenyan Politics*, Oxford, Oxford Handbooks Online.

⁵ Un aspect important des questions autour de l'économie politique concerne ce qu'avaient à dire à ce sujet les intellectuels issus de l'ancien monde colonial. Il aurait été important que Guillaume Blanc se mesure avec les écrits de Samir Amin, par exemple, notamment la manière dont celui-ci a examiné les textes de nombreux auteurs africains sur la politique d'État.

qu'elles aient eu affaire à des politiques de préférence impériale ou à des compagnies impériales avec un accès privilégié à certains endroits. Certains des dirigeants les plus influents des pays nouvellement indépendants – Nkrumah, Sukarno, Nyerere, Nehru – ont essayé de trouver des mécanismes d'action collective entre États post-coloniaux. Cependant, à la fois pour des raisons politiques que Guillaume Blanc décrit habilement et des raisons économiques auxquelles il aurait pu prêter plus d'attention, ces tentatives pour établir une coopération horizontale n'ont pas réussi à surmonter les réalités verticales de la dépendance économique et de la fragmentation politique. Le fait que certains pays décolonisés ont eu de meilleurs résultats économiques que d'autres a rendu la collaboration pour une cause commune encore plus difficile.

Le pluriel du titre choisi par Guillaume Blanc est la clef d'un récit très éclairé de la fin de la domination coloniale dans différentes parties du monde et des luttes de pouvoir ultérieures, à l'intérieur et au-delà des États post-coloniaux. Ce récit montre clairement jusqu'à quel point la nature des inégalités à l'échelle globale a changé, tandis qu'une grande partie de la population mondiale est toujours confrontée à la pauvreté et à la subordination au sein de structures fortement inégalitaires. Si l'ouvrage de Guillaume Blanc laisse ouvertes d'importantes questions, cela ne fait que témoigner de l'ampleur de ses connaissances et de la subtilité de sa réflexion

Frederick Cooper
Université de New York (États-Unis)

Bibliographie

- ALLMAN Jean (1993), *The Quills of the Porcupine: Asante Nationalism in an Emergent Ghana*, Madison, University of Wisconsin Press.
- CHATTERJEE Partha (1993), *The Nation and Its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press.
- CONKLIN Alice (2013), *In the Museum of Man: Race, Anthropology, and Empire in France, 1850-1950*, Ithaca NY, Cornell University Press.
- COOPER Frederick (2014), *Français et Africains ? Être citoyen au temps de la décolonisation*, trad. C. Jeanmougin, Paris, Payot-Rivages.
- DIOUF Mamadou (dir.) (1999), *L'historiographie indienne en débat : colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*, Paris, Karthala.
- HARBESON John and HOLMQUIST Frank (2020), « The Lessons and Legacies of the 'Kenya Debate' » in N. Cheeseman, K. Kanyinga et G. Lynch (dirs.), *The Oxford Handbook of Kenyan Politics*, Oxford, Oxford Handbooks Online.
- SHEPARD Todd (2012), « Thinking between Metropole and Colony: The French Republic, 'Exceptional Promotion', and the 'Integration' of Algerians, 1955-1962 », in M. Thomas (dir.), *The French Colonial Mind, vol. I: Mental Maps of Empire and Colonial Encounters*, Lincoln, NE, University of Nebraska Press, pp. 298-323.
- TILLEY Helen (2011), *Africa as a Living Laboratory: Empire, Development, and the Problem of Scientific Knowledge*, Chicago, University of Chicago Press.